



**PRIX
CHARLESTON
POCHE**

SÉLECTION
2026

**CAMILLE
ANSEAUME**

*Ma
Belle,*

« Je n'avais pas prévu d'être
ta belle-mère, encore moins
de devenir une marâtre. »



CAMILLE ANSEAUME

MA BELLE,

« *Il était une fois tes parents, toi, et moi.* »

Lorsqu'elle décide de s'installer avec Erwann, Louise sait bien que son amoureux a une fille de onze ans, et qu'elle va devenir la « belle-mère » de Blanche. Déterminée à tout faire pour que la cohabitation se passe au mieux avec cette enfant admirée de tous pour sa beauté, Louise essaie de tisser des liens avec sa belle-fille, mais son enthousiasme est vite contrarié par l'accueil glacial qui lui est réservé. Sorties au parc, soirées à trois, vacances au soleil..., toutes ses tentatives se soldent par des échecs, et la relation qu'elle aurait voulue paisible et complice va vite s'envenimer.

Avec un humour grinçant, Louise raconte la difficulté à trouver sa place dans cette famille recomposée, sa souffrance face à la passivité du père, ses complexes attisés par l'ombre de l'ex-femme idéalisée, et combien le rôle de belle-mère peut exacerber les névroses, mais peut-être aussi aider à les dépasser...

« **Un petit bijou de finesse et d'humanité.** »

Alix Girod de l'Ain, *ELLE*

« **À la fois tendre et féroce, la plume de Camille Anseume fait mouche à chaque page.** »

Paris Normandie

Journaliste et écrivaine, **Camille Anseume** est l'auteur de plusieurs romans et romans graphiques, dont *Un tout petit rien*, *Ta façon d'être au monde* et *Une toute petite conversation*. *Ma Belle*, est son quatrième roman.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-489-2



9 782385 294892

8,50 euros

Prix TTC France

Rayon :
Littérature française



www.editionscharleston.fr



Design : © Raphaële Faguer
Images : © Eva Ricci / Trevillion Images

MA BELLE,

© Calmann-Lévy, 2022

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-489-2

Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)

et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Camille Anseaume

MA BELLE,

Roman

Calmann-Lévy

« Malheur à celui qui pense trouver une gouvernante pour ses enfants en leur donnant une marâtre. Il amène seulement dans sa maison la cause de leur ruine. »

Giambattista Basile, *Nennillo et Nennella*

« C'était si beau, ce rouge sur la neige, qu'en le voyant, la reine songea : "Oh ! Si je pouvais avoir un enfant aussi blanc que la neige, aussi vermeil que le sang et aussi noir de cheveux que l'ébène de cette fenêtre !" »

Blanche-Neige, Jakob et Wilhelm Grimm

Il était une fois tes parents, toi, et moi.

Ça se passe dans un royaume lointain, au-delà du périph, duquel on voit s'élever les tours comme des doigts d'honneur au ciel.

Je m'appelle Louise Prévenant. Je n'ai pas toujours été belle-mère. Pendant trente-trois ans, je n'ai pas eu de verrue sur le nez.

Tu t'appelles Blanche. Tu aurais préféré t'appeler Léa, comme tout le monde.

Mais c'est la faute de cette histoire que tu as entendue mille fois.

Dans une maison aux volets noirs comme l'ébène, coincée entre deux autres maisons identiques d'une résidence écoresponsable à faible dépense énergétique, ta maman cousait des pochettes pour les vendre sur Etsy. C'était en avril. Il neigeait. Une météo exceptionnelle pour la saison. Les flocons voltigeaient et se posaient doucement où ils pouvaient, sur les toits des voitures, par terre, sur les places de parking vides. Irène a voulu ouvrir la fenêtre pour les sentir sur sa peau. En joignant les mains sur la poignée, qu'il fallait tirer très fort, elle s'est piqué le doigt avec l'aiguille. Trois gouttes de sang sont tombées sur le rebord de la fenêtre, recouvert d'une fine couche de neige. Ta maman

a trouvé que c'était beau, ce mélange de couleurs, et elle a fait un vœu.

Celui d'avoir une enfant aux lèvres rouges comme le sang, aux cheveux noirs comme l'ébène, et à la peau blanche comme la neige.

*

Son vœu le prouve. Ta maman, Irène, t'a voulue belle. Elle aurait pu te vouloir heureuse, audacieuse, pétillante ou indocile. Gaie comme un pinson, solide comme un roc, libre comme l'air.

Mais elle t'a voulue belle. Belle comme le Taj Mahal, le coucher du soleil, un tableau de Botticelli.

Belle comme elle, aussi.

Elle a rêvé pour sa fille d'une beauté dévastatrice.

Quel drôle de mot quand on y pense. Que souhaitez-vous avec autant de ferveur que la beauté détruise ?

*

La première fois que je vois ton visage, c'est sur une photo aimantée au frigo. Dessus, tu dois avoir cinq ans. C'est une photo d'identité prise à l'école. Ta peau est encore brune de l'été qui vient de s'achever, et tu portes un débardeur à fines bretelles. Ton visage se détache sur un de ces fonds aux couleurs kitch dont seuls les photographes d'école ont le secret.

Ce que je remarque tout de suite, c'est l'inclinaison étrange de ta tête. Le front est légèrement tendu en avant, le menton rentré, dans une posture de guerrière de bac à sable. Ça ne donne pas envie de te piquer ta pelle ni ton seau.

Malgré les couleurs criardes du décor, le cliché me semble surexposé. J'ignore alors qu'il s'agit d'une propriété naturelle de ta peau. Je n'ai encore jamais vu ton épiderme à l'œuvre, capturer la lumière, l'étaler sur ton teint et la renvoyer, dans le geste de générosité lasse de celui qui ne sait plus quoi faire de tout ça.

Au cœur de cette clarté virginale, deux billes noires. Le nez passe inaperçu. C'est un compliment pour un nez, un beau nez est un nez qui sait se faire oublier.

Et puis ta bouche.

Ronde et rouge comme une cerise mûre.

Ourlée en haut, ourlée en bas, ourlée partout.

Tu n'esquisses pas l'ombre d'un sourire. Le photographe ne t'inspire aucune sympathie.

Sur mes photos d'école, je rigole parce que mon photographe a un grand nez qu'il plie exprès sur le côté contre son appareil, pour faire marrer ses petits modèles.

Pas de grand nez plié ici, pas de sourire édenté, mais une gravité et une défiance du menton aux cheveux, tirés en arrière par une coiffure sophistiquée.

Quand ton père entre dans la cuisine et qu'il me trouve la photo à la main, je lui dis que je te trouve superbe.

Il ne dit rien, reprend doucement le cliché, comme on mettrait à l'abri de mains maladroites un bibelot fragile.

Il le repose à sa place, entre un aimant en forme d'Isère et un autre d'Alpes-Maritimes.

Un silence. Puis il ajoute, presque dans un murmure, qu'il adore cette photo, parce que dessus, ça se voit, tu n'es pas du genre à te laisser amadouer.

*

Ton père avait déjà connu la beauté, avant de croiser celle de ta mère. Mais des beautés comme elle, jamais.

La sienne avait ceci de différent qu'elle provoquait en Erwann, en même temps que l'admiration, une crainte diffuse qu'il peinait à expliquer.

On ignore en les croisant ce que les beautés dévastatrices détruiront, mais on pressent le chaos.

Il n'a pas reculé. Irène lui a fait aimer les tempêtes, et même la peur qui les précède.

À ses côtés, il a appris à naviguer.

Ça ne fait pas mal du moment qu'on se laisse porter. C'est quand tout s'arrête que la douleur survient.

*

Erwann était un homme bon et juste, aimé de tout le royaume. Il avait la guerre et les conflits en horreur, et n'en inspirait jamais. Quelque chose en lui désamorçait les tensions.

C'est une affaire de corps. Une façon particulière d'occuper l'espace. Parfois, une inflexion de la voix. Trois fois rien, un demi-ton plus grave ou plus aigu que prévu, une syllabe accentuée là où on ne l'attendait pas. Un minuscule incident auditif qui vient perturber l'ordre normal des choses, en modifier la trajectoire, et contourner la catastrophe annoncée.

Silhouette massive et athlétique, yeux d'un vert pur et doux, cheveux châains et sourire franc : Erwann est beau. Il l'a su très tôt, dans le regard des autres. Mais simultanément, il a pressenti que, sur ce petit avantage, il ne construirait pas un empire. La beauté, dans la famille d'Erwann, est une affaire de femmes. Celles qui gravitaient autour de lui, depuis l'enfance, se divisaient

en deux catégories : les belles, et celles qui se donnaient tous les moyens de l'être.

Les femmes serraient leur chair dans des tissus gainants, domptaient leurs cheveux, parfumaient leur cou, peignaient leurs lèvres ; les mères coiffaient leurs filles, veillaient à leur alimentation et nourrissaient leur épiderme, traquant sur leur peau de bébé les rougeurs et les squames.

Les parents d'Erwann recevaient beaucoup d'amis. Sous son rideau de boucles qu'on écartait pour le saluer, il assistait au ballet des couples qui défilaient, accompagnés de leurs enfants. Les petites filles étaient douces, leurs petits frères bruyants. Les mamans apprêtées, leurs conjoints pleins de verve.

Il s'est fait la réflexion dès son plus jeune âge : on attend des hommes qu'ils se fassent entendre, et des femmes qu'elles se laissent regarder. La règle tacite s'est enracinée dans son cerveau d'enfant et plus jamais, par la suite, ne lui est venue l'idée de la questionner.

Il resta beau, mais devint aussi fort, courageux et galant.

Son regard vert glissa de couettes en couettes, de marelles en cordes à sauter, de cours d'EPS en centres d'examen, de salles d'amphithéâtre en cantines d'entreprise. Éduqués à la symétrie des traits et à la douceur des peaux, ses yeux parcoururent des milliers de visages mais ne s'arrêtèrent que sur certains.

Il connut la beauté. Il lui céda son goûter, l'accompagna au cinéma, la courtoisa, lui fit envoyer des fleurs, l'embrassa, lui fit l'amour, crut parfois en tomber amoureux.

Et puis, Irène.

Irène et sa peau, d'une blancheur éclatante. C'est celle de ses épaules qu'il voit, d'abord. Deux lunes rondes et blanches. À l'instant où il entre dans le bar, leur vision éclipse pour toujours le souvenir des peaux brunies par le soleil qu'il aimait, avant.

Irène et ses cheveux noir ténèbres, qui vous donnent envie d'aller griller en enfer pour une fois, juste une fois de plus, à la regarder les relever d'un geste sûr dans un chignon serré.

Irène et sa bouche. Rouge et ronde.

Son sourire qu'elle distribue au compte-gouttes, comme des bons points, avec un air d'institutrice exigeante.

Il en décroche un, à 1 heure du matin. Quatre heures déjà qu'il fixait Irène, quand, enfin, son regard se pose sur lui. En une fraction de seconde, elle lui offre un sourire et puis le lui reprend.

Il l'a vue en donner à d'autres, dans la soirée. Il a pressenti l'effet que ça fait, d'obtenir un sourire d'elle. Maintenant il l'expérimente et c'est aussi beau et triste qu'il l'avait imaginé. Le voir naître sur ses lèvres est un cadeau. Mais dès qu'il s'évanouit et que la gravité des traits reprend le dessus, on redevient enfant penaud, chien suppliant, en attente de la prochaine récompense.

Ce soir-là, encore, les hommes à sa table n'en ont que pour elle. Il a attendu que la cour d'Irène se lève et aille régler pour lui proposer un dernier verre, au bar. Elle a accepté. On sous-estime trop souvent l'importance des derniers verres.

Irène a désormais sa brosse à dents dans le gobelet de la salle de bains d'Erwann. L'ancien coureur de jupons ne court plus que les siens. « Je ne regarde même plus les autres filles », il lui confie une nuit sur l'oreiller, les cheveux collés sur son front trempé de sueur.

Elle le sait déjà, par les amis d'Erwann. Plusieurs d'entre eux lui ont confié, l'haleine chargée d'alcool, hurlant à quelques centimètres de son visage pour couvrir la musique, qu'Erwann n'est plus le même homme depuis qu'il la connaît. Plus d'aventures, plus de drague, plus de cuites, et voilà même qu'il parle d'emménagement.

Il est temps de faire les présentations aux parents respectifs. Ceux d'Irène adorent ce type au profil de gendre idéal. Ils ne s'emballent pas, ils en ont vu passer un paquet. Leur Irène n'a jamais été seule longtemps. Depuis l'adolescence elle enchaîne les relations, longues, la plupart du temps. Et puis elle se lasse, et part pour d'autres bras. Ils espèrent qu'avec lui, ça durera.

Quant à la mère d'Erwann, elle est conquise. La première fois que ta grand-mère voit ta maman, elle est subjuguée par sa beauté. À peine le petit couple arrivé, elle file même discrètement se remaquiller dans le cabinet à l'étage. Elle s'était pomponnée avant, avait soigneusement choisi sa tenue – ce n'est pas tous les jours que son fils lui présente enfin quelqu'un –, mais elle n'avait pas voulu en faire trop. Or, cette Irène maquillée, avec sa coiffure sophistiquée et juchée sur des talons très hauts, c'est le genre de femme auprès de qui elle a envie de se montrer sous son meilleur jour.

C'est un réflexe naturel que de vouloir plaire aux plus jolies que soi. On a l'impression d'être tirée vers le haut. Pour cela, on se montre sympa, souriante, gaie et volubile, et puis on se surprend aussi à se remaquiller un peu. Voilà qu'on essaye de jouer dans la même cour.

On passe plus de temps dans la salle de bains, on met du rouge à lèvres, on achète un vêtement trop cher. Les hommes s'imaginent que ces efforts leur sont destinés. Ça les flatte, ça les rassure, mais ils se plantent. On se fait jolie pour les autres filles, les plus jolies que soi.

*

Avec son Polaroid, ce jour de la rencontre, ta grand-mère prend une photo du petit couple. Irène est sur les genoux d'Erwann, il a les mains posées sur ses cuisses. Il regarde l'objectif, elle a la tête tournée, elle ne sourit pas, son nez est droit et fin, sa bouche close et rouge.

Ta grand-mère glisse la photo dans son portefeuille, et dans les semaines qui suivent elle la montre à toutes ses amies. Elle dit : « Attention les yeux » et « J'en connais un qu'elle aurait fait loucher ! ». « Un », c'est son mari, ton grand-père. Elle ajoute : « Quel dommage qu'il ne soit plus là pour voir ça. » Depuis qu'il est mort, c'est ce qu'elle dit chaque fois qu'il lui est donné de voir un paysage ou d'entendre une musique dont la beauté la ravit et la ravage.

*

Quelques années plus tard, à moi aussi elle montre la photo. Elle a mis du temps à l'enlever de son portefeuille. Il a fallu qu'Erwann le lui demande expressément. Elle a

dit : « D'accord chéri, mais bon tu sais je l'aimais bien, moi, c'est pas facile. » La photo a migré dans une boîte avec d'autres photos. Un jour donc, elle me la montre. On vient de boire un thé en parlant de toi, de ta maman, de la séparation. Elle me raconte cette première rencontre, et combien ta maman était jolie. « Regarde un peu. » Elle sort cette photo de la boîte.

Je ne sais pas trop quoi dire, elle doit remarquer ma gêne et deviner un peu de tristesse.

Alors elle se reprend, m'adresse une bonne grosse tape amicale dans le dos et dit : « Mais bon, il y a pas que la beauté extérieure qui compte hein, t'inquiète pas. »

Ouf. Ça va, alors.

*

« Ne pas être belle fut une bénédiction. Cela m'a obligée à développer d'autres ressources intérieures. Une jolie fille a un handicap à surmonter. » Je te rassure, cette citation de la Première Ministre d'Israël Golda Meir, je l'ai trouvée sur Internet et pas sur un petit carton d'excuse et de réconfort envoyé par ta grand-mère.

*

Irène et Erwann ne se disputent pas. Quand le ton monte, c'est seulement celui d'Irène. Ses mots s'écrasent mollement contre le mutisme d'Erwann.

Les colères d'Irène sont orageuses, ses répit délicieux. La tempête quitte son visage, progressivement, et Erwann assiste au miracle. Le rouge de ses joues la quitte, le blanc du teint triomphe à nouveau. Ses traits gardent malgré tout l'empreinte de la sévérité. C'est un

dessin de la mâchoire, une saillance des pommettes. Le noir de ses yeux, surtout. Ou peut-être la forme des sourcils : deux accents circonflexes, fins et anguleux. Souvent il baisse les yeux en croisant les siens, même quand elle n'est pas fâchée.

Il la regarde, penchée sur les plans du nouvel appartement dans lequel ils s'apprêtent à emménager. Elle tire un peu la langue quand elle doit écrire en tout petit « placard » ou « penderie ». Elle l'interroge. Il acquiesce. Il émet quelques objections, parfois, pour la forme. Elle argumente. Il fait semblant de céder à contrecœur, elle joue le jeu : « Non mais après si tu veux pas, dis-moi, on est deux. »

Ils sont deux, et ça le ravit.

*

Ils sont très souvent deux. Ils voient peu de monde.

Irène a une amie d'enfance qui vit à 600 km de chez eux et qu'elle retrouve une fois par an. Elle n'en a pas beaucoup d'autres. Ça n'a jamais vraiment pris, avec les filles. Un vieux truc de jalousie, sans doute. Elle a échangé son numéro avec quelques nanas rencontrées sur des shootings, mais elles ne s'appellent pas. Elle fait un peu de mannequinat depuis qu'elle a dix-huit ans.

Quelques années plus tard, je tomberai sur un des clichés de cette époque dans un cadre recouvert de poussière, caché dans le garage. Je m'accroupirai et, mue par un élan étrange d'attraction et répulsion à la fois, je froterai le verre du bout des doigts. Aucun génie n'en sortira, c'est dommage, j'avais un vœu tout prêt : celui d'être aimée autant qu'elle par ton père. Puis je regarderai attentivement la photo. Je détaillerai

la silhouette de ta mère, son visage, ses cheveux, sa cambrure, sa posture.

Enfin, je la reposerai avec dédain en marmonnant que ça fait vraiment calendrier sexy de beauf, mais c'est parce que je serai déjà très envieuse, triste, misérable.

*

Erwann ne voit plus beaucoup ses amis. Irène n'est pas très fête.

Que ses potes continuent à vider des bouteilles de gin dans des salons exigus.

Il a une vie à construire, et c'est avec Irène qu'il la veut.

Elle ne l'a forcé à rien. Il n'a pas eu de couteau sous la gorge. Irène ne lui a pas interdit de fréquenter ses amis. Elle ne lui a pas imposé les vacances dans la maison de ses parents, la première semaine d'août. Pas plus que l'appartement, ni le placard dans l'entrée.

Elle a donné son avis, et il se trouve qu'il l'a suivi.

Il dit oui pour la maison, oui pour la résidence aux volets noirs, oui pour le quartier, oui pour la formule déménagement avec cartons inclus, oui pour refaire le sol avant d'emménager, oui pour le chat, oui pour arrêter la pilule, oui pour l'amour ce soir, évidemment.

*

Ça n'arrive pas aussi vite qu'ils l'espéraient. On dit à Irène de ne pas y penser. Ils sont drôles, les gens. On fait comment pour ne pas penser à ce qu'on espère le plus au monde ? Chaque mois, dans sa culotte, elle découvre des larmes de sang. Elle sort des toilettes et

pleure. Erwann la prend dans ses grands bras. Il dit que ça viendra très vite, il en est sûr, il faut juste s'armer de patience. Il a le cœur gonflé d'amour face à sa vulnérabilité et brisé face à sa tristesse, c'est un sacré bazar sous sa poitrine.

Et puis il y a ce premier jour d'avril. Cette neige improbable, ce sang, ce bois, ce vœu.

Dix-huit mois de traitement, de piqûres dans le ventre, d'échographies et de prises de température n'y ont rien fait. Mais alors qu'Irène, face à sa fenêtre, formule secrètement ce vœu, et parce que chaque parcelle de sa peau vibre de l'évidence de ce désir-là, quelque chose bouge dans son corps, ou dans l'univers.

Quelque chose qui rend possible tout ce qui se refusait à elle jusque-là. Possibles les gamètes, possible leur cheminement, possibles la capacitation et le cumulus, possibles la libération des enzymes et la phagocytose, possible la réunion des chromosomes.

Quelques nuits plus tard, ton patrimoine génétique est là.

Ta maman abrite désormais un diamant rouge, noir et blanc.

*

Sous le ventre d'Irène pointe très vite le miracle à venir. Sous la peau blanche de ses seins, les veines bleues dessinent une carte complexe qu'Erwann parcourt du bout des doigts.

On est le 1^{er} janvier. Il est 11 h 11 quand tu pousses ton premier cri. Il n'y en aura qu'un seul. Dès qu'on te pose sur ta maman, tu t'endors en tétant son sein. L'équipe médicale, autour, n'en revient pas. Ils en ont

vu un paquet de bébés rougeauds, violacés, froissés, furieux. Celui-là, on le croirait au cœur de sa nuit après un bon petit gueuleton. Ton teint est blanc comme la neige, tes lèvres rouges comme le sang et tes cheveux noirs comme l'ébène.

Ton papa embrasse les tempes de ta maman. Il est subjugué par sa force. Admiratif et incrédule face à la puissance des femmes. Il prend conscience qu'à eux, les hommes, il manquera toujours ça.

Irène et Erwann te contemplent, passent leur doigt dans tes cheveux, sur tes lèvres, ta peau.

Quelques minutes après, le charme se rompt soudainement. Ta maman se sent partir. Elle le dit à ton père : « Erwann, je me sens partir. » Tout à son bonheur il l'embrasse, comblé, en disant : « Moi aussi mon amour. » Elle martèle : « Je me sens vraiment partir. » Il s'affole, s'agite. Il appelle, en direction du couloir : « S'il vous plaît ! » Il regarde Irène. Son teint est gris comme de la neige fondue.

*

N'aie pas peur, c'est surtout dans les contes que la mère meurt en donnant la vie. La tienne a juste fait une petite hémorragie de la délivrance. Un truc pas cool, mais elle s'en sort. Tant mieux. Pour toi, surtout. Pour ton père évidemment. Pour moi aussi, un peu. Ça m'aurait bien embêtée de lui devoir le respect qu'on doit aux morts. Il me reste quelques années avant de te rencontrer et ce sera tellement plus pratique, alors, de pouvoir détester ta mère.

*

Sur les photos de maternité, prises dans la chambre 111, tu reposes en position fœtale, bras et jambes repliés, sur un coussin de fourrure blanche légèrement incliné. On a posé sur ton dos des ailes d'ange en plumes, et sur ta tête une couronne de fleurs. Tu dors, le menton posé sur tes minuscules poings serrés. Le photographe fait des heures supp. Sa tournée prend du retard, absorbé qu'il est par son petit sujet. Aux premières photos qu'il regarde, sur l'écran de son appareil, il dit en riant que tu tends vraiment ton plus beau profil. Puis il fait le tour du petit lit pour changer de point de vue. Il constate que ton plus beau profil, c'est l'autre aussi.

Le jour de votre retour à la maison, un petit goûter est prévu. Il y a des ballons et des macarons. La déco est rose et blanc. Assise sur le canapé, Irène donne le biberon et les instructions. Erwann accroche un fanion rose « IT'S A GIRL », dépose les serviettes en papier sur la table et les pâtisseries fraise-vanille sur un plateau doré.

C'est ton père qui accueille les invités. Tu es à l'étage avec ta maman. Tout est parfaitement orchestré. L'idée, c'est que vous descendiez l'escalier toutes les deux quand la musique retentira.

La musique retentit.

Irène apparaît enfin avec toi, sous les applaudissements. Elle descend tout doucement, auréolée de lumière dans une robe blanche en laine. Tu portes exactement la même. À tes pieds, de rigolotes petites chaussures à talons, réplique exacte de celles de ta maman.

Irène te pose dans le couffin, elle ne tient pas trop à ce que les gens te prennent tout de suite, tu dors si bien.

Ils se succèdent près du couffin et prennent des photos sans flash, pour ne pas te réveiller. Penchés au-dessus de ton berceau, chuchotant des formules magiques et des mots doux, ils ressemblent à des bonnes fées.

*

Les mois s'écoulent, puis les années. Tes parents vivent toujours dans la maison aux volets noirs comme l'ébène et tes cheveux. Une barrière apparaît en haut de l'escalier, puis disparaît quand tu arrives à les descendre. Sur les fesses, puis sur tes jambes. Marche par marche, puis un pied sur chacune, comme les grands.

Les marches s'usent, le goudron de la résidence aussi sous les roues de ton landau, de ta poussette, de ta trottinette, de ton vélo.

Le truc d'Irène, c'est les grasses matinées. Le week-end, c'est Erwann qui se lève, et tous les deux vous préparez pour maman un bon petit déjeuner.

Ça sent l'enfance dans la maison.

Les jouets ont envahi le salon.

*

Ton papa rentre de plus en plus tard. Souvent, il doit travailler le week-end.

Vous passez de moins en moins de temps tous les trois. Ils en passent de moins en moins aussi tous les deux.

Ils ont peu de moments pour parler, alors ils s'en tiennent à l'essentiel. Et l'essentiel, c'est toi. Ils échangent les infos recueillies par l'institutrice, ils regardent tes cahiers sur lesquels ton écriture se précise. Les lettres s'affinent, elles en ont fini de se tordre le cou pour

regarder ailleurs, elles rentrent désormais dans les lignes, elles respectent la marge, et les règles.

Ils voient toujours peu d'amis, et maintenant que tous sont parents, ils parlent essentiellement de leurs enfants. Pendant ces discussions, ces soirées, cette période, l'horizon se rétrécit. C'est parfois sympa, sans plus, parfois ennuyeux. Mais c'est tellement facile de juger, de l'extérieur ou a posteriori, la façon dont l'enfance prend le dessus et enveloppe soudain toute la vie.

*

Et dire que parmi leurs amis, la plupart projettent d'avoir un deuxième enfant. Le principal point commun de tes parents, à ce moment-là, c'est qu'ils ne l'envisagent pas une seconde. À quoi bon ? Tu les combles.

Et puis de toute façon, ils ne font plus beaucoup l'amour.

Irène a déjà surpris des plaisanteries à ce sujet entre Erwann et ses amis. Elle l'a déjà vu rire quand l'un d'eux s'exclamait : « Bon, je vais encore me la mettre derrière l'oreille ! »

Ça ne l'a pas fait beaucoup rire. Inconsciemment ou pas, formulé ou non, c'est les femmes qu'ils accusent. Ils les tiennent pour responsables de la pénurie sexuelle. Ils se disent qu'elles n'ont plus de désir. Pas un d'eux, plus brillant que les autres, pour émettre l'hypothèse que peut-être ils n'en suscitent plus.

La preuve, elle a quelques aventures avec d'autres hommes. La première fois, en rentrant, elle appréhende de ressentir de la culpabilité. Elle a l'impression que c'est visible comme le nez au milieu du visage, qu'Erwann saura. Surprise : rien.

Elle joue avec le feu, laisse traîner des preuves.
Encore : rien.

Elle lui en veut tellement, de son absence de réaction. À chacun de ses silences, il la pousse dans d'autres bras et contribue au naufrage.

Un jour, il apprend.

Elle a à peine le temps de trembler.

Il lui dit qu'il lui pardonne avant même qu'elle ait présenté des excuses.

Lui dit que ça y est, il a digéré, ils peuvent reprendre, avant même qu'elle ait eu le temps d'envisager une rupture.

C'est sans doute là, le début de la fin.

*

Si encore elle avait fini par partir pour quelqu'un. Il aurait pu les haïr tous les deux. Il aurait eu deux personnes sur qui transformer sa peine en haine.

Elle voyait bien un homme, à ce moment-là, elle le voyait même de très près, parfois, mais juste « comme ça ». Il n'a strictement rien à voir avec la rupture.

Alors il manque à Erwann un autre, un ennemi à abattre, un type à qui se mesurer.

Entre lui et le rien, elle a choisi le rien.

Il se pince pour vérifier qu'il ne rêve pas. Vivre sans elle, c'est un cauchemar éveillé.

Et il n'a pas encore envisagé la vie sans toi. Cette pensée lui tombe dessus comme pour l'achever. Ça ne peut pas exister. Il est dans un mauvais film, c'est le genre de choses qui n'arrive qu'aux autres, et à un couple sur deux en région parisienne. Mais pas eux, pitié, pas eux.